

Dan S. Stoica

### *Ce que je voulais épargner à Madame Maria Carpov*

S'entrecroisent dans ma tête des images, des visages, des personnages, des brins de textes, des citations célèbres, avec des moments du passé que j'arrive à cosmétiser, histoire de les rendre plus supportables, mais aussi de me rendre moi-même plus acceptable à mes yeux. Des lectures plus récentes viennent se joindre à cette danse incessante et ce qu'il en ressort peut ressembler à ce qui suit.

#### **Notre professeur**

On se souvient tous de l'amour de Madame Carpov pour le français et de l'admiration qu'elle était prête à déclarer à l'égard de n'importe qui juste parce que le personnage en question parlait bien le français. Je me rappelle une conversation avec notre Professeur portant sur le sort de l'enseignement en Roumanie et, comme je m'étais lancé dans une tirade critique à l'adresse de Daniel Funeriu – ministre en ce temps-là – j'entends Madame Carpov qui me dit d'une voix tendre et réconciliante : Oui, c'est vrai, peut-être, mais je l'ai entendu parler en français et il parlait si bien, avec des phrases bien conduites et une prononciation parfaite. Sans accent. Impeccable ! Excellent ! Sur ça, nous quittâmes le sujet trop accablant de l'enseignement en Roumanie et un moment d'effort concurrent de célébration de la langue française et de ses champions les plus connus suivit.

Eh bien, c'est ça le contexte où je ne voyais pas comment j'aurais pu mentionner le livre *Le français, dernière des langues*<sup>1</sup>, qui venait de se faire place sur le marché du livre en France. Je n'avais pas encore vu le livre en question, mais je trouvais que le son d'une telle phrase eût été insupportable aux oreilles de Madame Carpov. Intrigué moi aussi par ce titre j'ai voulu en savoir plus et, comme je ne pouvais pas compter sur les habituelles discussions autour des nouveautés éditoriales en compagnie de notre Professeur, je me suis mis à dénicher des présentations, des comptes rendus, des notes de lecture sur le livre de Gilles Philippe. Dépassé le moment de curiosité, je sentais le désir de lire ce livre, de l'avoir pour moi-même, plutôt comme source inépuisable de références bibliographiques, comme je le voyais en ce temps-là. J'allais plus tard constater qu'il est beaucoup plus que ça et de plus que c'est un livre écrit en une splendide langue française. Mais revenons : au temps où je ne savais que des choses rapportées sur le livre et que j'étais parvenu à comprendre de quoi il traite et comment l'auteur s'y prend, je ne me voyais toujours pas ouvrir une conversation avec Madame Carpov sur un titre aux résonances si odieuses. J'aurais tant voulu commenter avec notre Professeur l'idée du projet de Gilles Philippe, mais je ne trouvais pas une stratégie convenable qui eût pu me permettre d'approcher le sujet en prononçant tout simplement le titre de l'ouvrage. Me taire sur la question fut la solution et j'étais content de pouvoir épargner à Madame Maria Carpov le choc d'avoir à m'entendre prononcer l'horrible phrase.

---

<sup>1</sup> Gilles Philippe, *Le français, dernière des langues. Histoire d'un procès littéraire*, Paris, PUF, 2010.

Des années passèrent et j'ai enfin reçu mon exemplaire du livre, en cadeau d'une amie de longue date, doctorante du Professeur Maria Carpov dans les années 1990. C'était pendant les journées du Colloque *mETA* de Canstanta, en mai-juin 2017. C'était déjà un peu tard. Se cachant derrière ce qu'elle appelait des réminiscences de coquetterie, Madame Carpov ne recevait plus. Pour être plus exact, elle ne recevait que des personnes de son immédiate intimité. Facile à comprendre que je n'en faisais pas partie.

Plus d'une année plus tard, après maintes reprises de la lecture du livre, je ne risque malheureusement plus rien en faisant usage de fragments repris chez Gilles Philippe pour faire ma petite présentation. En fait, je crois pouvoir ajouter aux contre-arguments déjà présentés par des auteurs plus importants.

### **Le livre en question**

*Le français, dernière des langues* est un livre d'histoire. C'est l'histoire des confrontations entre deux visions sur la langue française que les conclusions proposent comme pas tellement opposées que complémentaires : le français, dernière des langues *vs.* le français, première des langues. Certes, comme annoncé dans le titre, la partie dédiée à l'histoire des prises de position en faveur de la première de ces visions occupe la plupart du livre et c'est de cette partie que je vais reproduire ici les fragments qui me paraissent servir le mieux la construction à laquelle je me suis appliqué.

Ce que Gilles Philippe entreprend est de puiser dans les écrits de quelques-uns des plus grands auteurs de la littérature française pour en détacher l'expression du mécontentement qu'ils manifestaient à l'égard de leur propre langue. Les opinions s'accumulent et une sensation paradoxale s'installe chez le lecteur : comment est-il possible que des auteurs ayant produit des chefs-d'œuvre de la littérature française aient tant de reproches à faire à leur langue ?!

Il semble que Voltaire fut celui qui „[se serait] plaint le plus souvent de ce qui manquait à notre langue”, constate Gilles Philippe (p. 37). Et quand on pense que le français est connu depuis bien longtemps comme « la langue de Voltaire » !...

„Mais – continue l'auteur –, s'il en est un point sur lequel celui-ci ne varia guère, c'est que ce sont nos plus grands poètes qui ont « corrigé » la langue pour la faire parvenir au degré de qualité qui est désormais le sien”. Et il enchaîne : „S'il en est un autre, c'est que la langue elle-même leur est rétive, car « embarrassé d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poétiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotone de la rime” (p. 37).

Il serait donc temps de lire Voltaire même dans les fragments cités par Gilles Philippe. Prenons un fragment de son *Dictionnaire philosophique* (l'article *Langues*), ou il décrit ce qu'il croit être un langage idéal :

„Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, et le plus régulier dans sa marche, celui qui a le plus de mots composés, celui qui par sa prosodie exprime le mieux les mouvements lents ou impétueux de l'âme, celui qui ressemble le plus à la musique” (cf. pp. 37-38).

C'est comme si Voltaire se proposait de fixer un repère auquel on allait rapporter les langues pour en établir leur degré d'accomplissement.

Nous apprenons que l'article *Français* de l'*Encyclopédie*, produit par Voltaire (en 1756) et qui dit du français :

„ [...] ses verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie”

sera presque calqué par Louis de Jaucourt, dans l'article *Langue française* de la même *Encyclopédie* (en 1765) :

„Ce sont les règles de la construction, et non pas les principes de l'harmonie, qui décident de l'arrangement des mots : le génie timide de notre langue ose rarement entreprendre de rien faire contre les règles, pour atteindre à des beautés où il arriverait s'il était moins scrupuleux”.

Et il continue :

„La deuxième tare de l'idiome, c'est que son système grammatical oblige à multiplier sans cesse des mots sans contenu sémantique, comme les auxiliaires ou, pire encore, les articles. L'asservissement des articles auquel la langue française est soumise ne lui permet pas d'adopter les inversions et les transpositions latines qui sont d'un si grand avantage pour l'harmonie”.

Et encore :

„Nous sentons si bien que la collision du son de ces voyelles qui s'entrechoquent, est désagréable dans la prononciation, que nous faisons souvent de vains efforts pour l'éviter en prose, et que les règles de notre poésie la défendent”.

Et, pour le coup de grâce :

„Le dernier reproche vient ensuite, et c'est encore le premier, l'indigence lexicale de l'idiome : Le français manque encore de mots compacts, et par conséquent de l'énergie qu'ils procurent ; car une langue tire beaucoup de force de la composition des mots. On exprime en grec, en latin, en anglais, par un seul terme, ce qu'on ne saurait rendre en français que par une périphrase” (pp. 43-44).

On a tout simplement le sentiment de se trouver devant un paradoxe : des auteurs de textes d'une beauté exceptionnelle, nous laissant admirer une langue dont les possibilités d'expression paraissent infinies, se révoltent contre cette même langue, en lui reprochant de les avoir mal servis. Et, comme si cela n'était pas assez, le français est présenté en comparaison avec d'autres langues, comme pour mettre en relief ses tares.

### **Perspectives comparatives**

Une nuance comparative se fait donc place, et c'est dans ce ton que l'on aura des passages où l'anglais, l'italien, l'allemand et parfois l'espagnol – pour ne plus mentionner le latin et le grec – sont présentés comme des langues supérieures de maints points de vue. Que se fût par des auteurs français ou par des auteurs des pays respectifs, les attaques ne sont aucunement voilées. Dans l'article *Langue anglaise*, toujours de l'*Encyclopédie*, le même Louis de Jaucourt note, dans un enthousiasme qui va croissant :

„Elle emprunte de toutes les langues, de tous les arts et de toutes les sciences, les mots qui lui sont nécessaires, et ces mots sont bientôt naturalisés dans une nation libre et savante” (p. 46).

Il y a enfin une lettre de Voltaire à Frédéric II de Prusse (datant de 1749) qui fera histoire par la formule dont l'auteur fit usage pour nommer sa langue maternelle :

„Je roule aussi de petits projets dans ma tête pour donner plus de force et d'énergie à notre langue ; et je pense que si Votre Majesté voulait m'aider nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse, qui se complaît dans son indigence” (p. 179).

Et nous apprenons plus tard (p. 188) que „la *gueuse dédaigneuse* de 1749 et l'*indigente orgueilleuse* de 1768 seront vite oubliées au profit de « ces deux monosyllabes » : *gueuse fière*”.

En lisant, page 182, que les demoiselles soumises à l'agrégation féminine des lettres, en 1895, avaient applaudi la réduction opérée par le XVII<sup>e</sup> siècle classique dans la verbosité du XVI<sup>e</sup>, en nous rappelant qu'économie n'était pas pauvreté, je revis mentalement une exhortation de San-Antonio adressée à ses compatriotes : il faut verber, disait-il, mais verber à outrance ! Il s'était surpris dépourvu de moyens pour exprimer ses pensées (de ses efforts dans ce sens, je retiens le verbe *peneloper*, qui veut dire plus que tisser).

### **Langue et littérature françaises**

Avec une langue pareille – aux dires même de certains grands auteurs de la littérature française – on arrive à se demander comment ils ont fait pour réussir leurs chefs-d'œuvre. Une

discussion à ce sujet est abritée aussi dans le livre de Gilles Philippe. Nous pouvons lire, par exemple, l'opinion de Jean Joseph Decloet, page 68 :

„Ma proposition démontrée sera pour eux un nouveau titre de gloire, en faisant apprécier tout ce qu'il leur a fallu de talent et de courage pour maîtriser la résistance rebelle d'un langage informe et défectueux”.

Et G. Philippe de continuer : „Decloet le dira à loisir : la valeur de la littérature française ne prouve rien d'autre que le génie de ses auteurs”. Comme le dira à son tour J.-F. de La Harpe :

„Force est bien à celui qui porte les chaînes de mesurer ses pas, et nous avons fait, comme on dit, de nécessité vertu” (p. 261).

Ce qui plus est, des auteurs étrangers de langue française viennent s'ajouter aux voix autochtones qui ne cessent de critiquer leur propre langue. Par exemple, un Anglais, William Cobbett, note dans son *Le maître de français*, en 1810 :

„Le mérite de l'écrivain n'est nullement celui de la langue : c'est tout au contraire. On se trompe quand on dit que le français, par sa nature, est une langue très claire – il faut plutôt dire, qu'elle exige que celui qui s'en sert s'efforce de l'être. Elle exige beaucoup de clarté, précisément parce qu'elle en possède peu” (cf. p. 56).

Serait-il donc vrai que tout ce que la langue française offre comme souplesse de l'expression se retrouve dans les jeux syntaxiques du genre de la fameuse « Marquise d'amour vos beaux yeux mourir me font » ?! Les affres du style, c'est quoi, en fait, quand on n'a que le français ? Et les grandes réussites, comme chez Flaubert, Proust ou Gide, serait-ce du style en dépit de la langue ? Pas apte pour la poésie, le français ?! Et Hugo, alors ?! L'intarissable Hugo ?! Il est vrai qu'il avait été catalogué par le bien connu « il est grand, mais il est gros ». Mais il est grand ! Gide même l'avait reconnu comme tel (enfin, oui, Gide paraissait un peu contrit et sa formule complète pour répondre à la question « qui est le plus grand poète français » fut : « Hugo, hélas ! »).

La pensée glisse inéluctablement vers les maîtres du style comme Flaubert, dont nous apprenons que, par choix esthétique, il refusait, par exemple, la métaphore, ce qui lui valait un plus de travail sur son expression littéraire. Il devait arriver à un style « raisonnable, donc français ». De regarder une de ses pages manuscrites en facsimilé, on arrive à se faire une idée du coût de ses pages publiées : tant d'hésitations, tant d'effort dans sa quête de la perfection !



Page manuscrite de Madame Bovary, Photo: Alamy Stock<sup>2</sup>

Certes, travailler son style peut porter l'auteur à renoncer à ce qui fut les premières options et, dans les cas extrêmes, à arriver à n'en garder rien du tout, comme dans cette page manuscrite de Pouchkine, reprise à la même source que la page de Flaubert (photo par le même Alamy) :



## Cherchant appui

Les écrivains prennent leur temps pour porter cette lutte épuisante avec le matériel linguistique pour réussir leur style. Il y a une technique à utiliser à ce dessein et elle est présentée dans un manuel d'écriture créative d'un professeur d'une université californienne, Richard A. Lanham<sup>3</sup>. Comme il n'a pas en vue de préparer ses étudiants pour devenir de petits Hemingways ou de petits Steinbecks, il a produit un anti-manuel où j'ai trouvé l'invitation la plus saugrenue concevable, celle de faire appel à l'opacité du style, c'est-à-dire opter pour un style opaque. J'irais encore plus loin et je dirais, dans un esprit saussurianiste, que, des fois, il mérite d'arrêter

<sup>2</sup> Source: "How to write the perfect sentence", by Joe Moran, in *The Guardian*, 25 Sept. 2018.

<sup>3</sup> Richard A. Lanham, *Style: an anti-textbook*, 2<sup>nd</sup>. Ed, rev., Philadelphia, Penn, Paul Dry Books, Inc., 2007.

son regard dans la langue, comme si elle était opaque, pour y (re)découvrir ses possibilités en tant que système de significations. C'est, je crois, ce que les auteurs français ont toujours fait, à notre délice.

Il y a eu, comme on a pu le constater, des qui s'en sont déclarés mécontents, mais il y a eu qui ne croyaient pas qu'il y ait jamais eu de meilleur instrument d'expression. Sur ceci, je reviens au livre de Gilles Philippe, pour y puiser une déclaration de Cioran, de qui on a souvent dit que c'était un des plus grands stylistes du français: „Par sa rigidité, par la somme des contraintes élégantes qu'il représente, [le français] m'apparaît comme un exercice d'ascèse ou plutôt comme un mélange de camisole de force et de salon”, dit le Roumain.

„Mais, précisément, déclare-t-il en une belle page qui viendra clore ses *Exercices d'admiration*, c'est parce que le français est une langue moins compatible avec sa propre tentation lyrique et ses propres «débordements» qu'il en fit l'élection. De fait, il prit patrie dans une nation caractérisée par son «refus du Flou» et entra dans le canon d'une littérature marquée au coin de l'«anti-poésie»<sup>4</sup> (pp. 274-275). Trouver dans une langue «arrêtée» - comme il appelle le français – les moyens particuliers d'expression, lui vallant une place de premier rang parmi les stylistes de la langue française, cela demande volonté, effort, temps. Pour ce qui est de l'expression écrite, Cioran les aura trouvés tous. Quant à l'oral, je l'ai appris par Nicolae Manolescu<sup>5</sup>, il semble que Cioran avait un français plutôt rocailleux. Quand il parlait, il ne prenait pas le temps d'arrêter son regard dans la langue, comme dans un objet opaque, pour y découvrir les infinies possibilités que le français lui offrait. Son regard passait outre, suivant le thème de son discours.

### **Tout ce que j'aurais pu**

Je ne pouvais pas parler du livre de Gilles Philippe à notre Professeur, Madame Maria Carpov. Je n'aurais jamais osé en prononcer le titre (*nomine odiosa*). J'ai bien fait de préférer laisser flotter dans l'air de nos entretiens le français comme objet de profonde admiration.

Tout ce que j'aurais pu, ç'aurait été de parler à notre Professeur, non du livre si outrageusement nommé *Le français, dernière des langues*, mais d'une anecdote qui y est mentionnée, ou plutôt l'histoire de cette anecdote, qui se trouve page 91, et sur laquelle on a plus d'informations à trouver dans la note 1 de la page (Voir Harald Weinrich, «Charles Quint et les anecdotes sur les langues» (1985), traduit par Daniel Malbert dans *Conscience linguistique & lectures littéraires*, Paris, Éd. De la maison des sciences de l'homme, 1989, p. 261-271). C'est le genre d'anecdote qui aurait fait plaisir à Madame Maria Carpov :

---

<sup>4</sup> Cioran y ajoute une explication: “Ça a été une sorte de révélation, cette langue qui est tout à fait sclérosée. Parce que le roumain, c'est un mélange de slave et de latin, c'est une langue extrêmement élastique. On peut en faire ce qu'on veut, c'est une langue qui n'est pas cristallisée. Le français, lui, est une langue arrêtée. »

<sup>5</sup> Lors d'un entretien avec Daniela Zeca Buzura, dans une émission qui s'appelle *Petit déjeuner en compagnie d'un champion*.

„[En] témoigne par exemple le colportage, au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, de la célèbre anecdote qui veut que Charles Quint ait jugé convenable de parler espagnol à Dieu, à cause de la majesté de cet idiome, allemand à ses soldats ou à son cheval, à cause de la rudesse du parler teutonique, et français ou italien aux princes ou aux dames – chaque version décide de l’attribution – à cause de la commune élégance des deux langues”.

C’est tout ce que j’aurais pu faire et j’aurais aimé le faire (conditionnel passé, le temps des actions ratées, hélas !).

### **Références**

Lanham, Richard A., *Style: an anti-textbook*, 2<sup>nd</sup>. Ed, rev., Philadelphia, Penn, Paul Dry Books, Inc., 2007.

Moran, Joe, “How to write the perfect sentence”, in *The Guardian*, 25 Sept. 2018.

Philippe, Gilles, *Le français, dernière des langues. Histoire d’un procès littéraire*, Paris, PUF, 2010.